Document généré le 5 juin 2025 04:57

Nuit blanche, magazine littéraire

Monique Proulx : l'écriture vient du silence

Pierrette Boivin

Numéro 144, automne 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/83497ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boivin, P. (2016). Monique Proulx : l'écriture vient du silence. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (144), 61–64.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Monique Proulx : l'écriture vient du silence

DR

Monique Proulx

Entrevue réalisée par
PIERRETTE BOIVIN*

Au Salon international du livre de Québec 2016, Monique Proulx a eu la générosité de nous accorder un bref entretien, entre une entrevue sur la scène littéraire avec la journaliste Danielle Laurin, des séances de signature et la remise du Prix littéraire des collégiens pour lequel elle était l'une des cinq finalistes avec son plus récent roman, *Ce qu'il reste de moi* (*CQRDM*).

Une version plus longue de cette entrevue est offerte dans nuitblanche.com

Pierrette Boivin : Monique Proulx, vous publiez depuis plus de trente ans. Vous n'êtes pas ce qu'on pourrait appeler une écrivaine prolifique, néanmoins dans le corpus québécois, votre œuvre occupe une place de choix.

Monique Proulx : Il me faut à peu près cinq ans pour écrire un livre. Se délester de l'ancien univers, entrer dans un nouveau, faire la recherche qui parfois est abondante… il faut y mettre le temps, parce que je considère que l'écriture est un personnage. Je dois vraiment trouver la voix, la musique qui appartient à ce livre-là en particulier. Cela se fait lentement. J'écris à peu près une page et demie par jour dans mes bons jours.

P. B. : Plusieurs de vos livres ont été primés et traduits. Votre plus récent roman fait partie des cinq finalistes au Prix des collégiens 2016, vous avez participé à presque tous les salons du livre au Québec et au printemps 2016 vous étiez parmi les vingt auteurs québécois invités au Salon du livre de Paris. Quelle y a été la réception de votre roman en particulier et de la littérature québécoise en général ?

M. P. : Paris, c'est Paris. Les auteurs significatifs y sont nombreux. On y est comme une petite lueur qui passe dans le regard des visiteurs. C'est un gigantesque salon. Sur la scène – car j'ai participé à des animations publiques sur la grande scène du Salon avec les renommés Erik Orsenna et Martin Winckler, entre autres –, on se sent un peu comme un produit de consommation. Enfin, on n'y vend pas énormément, mais des visiteurs viennent nous rencontrer. C'est très touchant de voir que des Français nous lisent roman après roman. Certains m'ont dit : « J'ai lu tous vos livres, ou presque et je considère qu'il y a une voix là-dedans qu'on ne retrouve plus en France ». Ils trouvent ça souvent, d'ailleurs, dans la littérature québécoise. Il y a une espèce de fraîcheur, une façon nouvelle de présenter l'aventure humaine, une façon unique de dire qui s'écarte un peu des normes. Ceux qui aiment la littérature aiment souvent aussi la littérature québécoise.

J'ai donc fait des rencontres très agréables dont – et cela était très amusant – celle sur cette grande scène littéraire avec Erik Orsenna et Martin Winckler, alors que des collégiens qui nous avaient lus nous posaient des questions. Celui qui m'avait été assigné avait quatorze ans. Il était moins articulé que les autres, mais il était très touché et répétait : « C'est un livre percutant ». Il essayait de le résumer, mais ***CQRDM*** est extrêmement difficile à résumer, moi-même, je n'y arrive pas. Ce que j'ai entendu, c'est que ce roman s'adressait à toutes les sensibilités. Peut-être reprendrai-je certains de ses éléments dans le prochain. Aussitôt qu'on s'engage dans une certaine authenticité, il y a une réponse, le lecteur est touché. Ce qui ne veut pas dire que ce roman soit destiné à un grand public. Non, je ne suis pas une auteure grand public. La langue y est fouillée. Des lecteurs qui me lisent depuis longtemps m'ont dit que, au début de ***CQRDM***, il leur a fallu au moins cinquante pages avant d'être vraiment accrochés parce qu'ils cherchaient des liens. Parce qu'on est habitués d'ouvrir un livre et de comprendre dès les deux premières pages où l'on s'en va. Ici, avant de voir la place qu'occupe chaque personnage dans le tableau d'ensemble, on entre dans l'univers de chacun, chapitre après chapitre. On ne se retrouve pas dans une histoire linéaire.

P. B. : Garder l'unité de ce roman a dû être un défi, si on ajoute à sa structure en apparence éclatée les chapitres intitulés « Le bien ne fait pas de bruit », qui racontent la naissance de Montréal, grâce aux Jeanne-Mance et Maisonneuve, des récits historiques qui viennent s'intercaler à la vie du Montréal contemporain.

M. P. : Vous savez qu'on a appelé la fondation de Montréal « la folle entreprise » ? Eh bien moi, ce livre-là, je l'appelle la folle entreprise. C'est un roman qui m'a demandé beaucoup de maturité, de confiance et de temps. J'ai lu tout ce qui s'est écrit sur la Nouvelle-France, puis sur Ville-Marie. J'ai lu les ***Relations*** des jésuites. C'était alors, en France, une grande période mystique dont on n'a pas idée.

P. B. : La « folle entreprise », c'était entre autres de mélanger Autochtones et Français ? Est-ce aussi ce mélange de populations que l'on retrouve dans votre description du Montréal d'aujourd'hui ?

M. P. : Oui, c'est pour cette raison que Montréal est restée une terre d'accueil, parce que c'était cela à l'origine. Il ne s'agissait pas d'établir un poste français, mais de créer une communauté franco-indienne. Évidemment, en essayant d'emmener les Autochtones du côté de ce qu'on considérait comme la civilisation, en les sédentarisant.

P. B. : Le personnage écrivain, Laurel, invité à l'émission dominicale ***Silence on parle****, s'avère l'auteur du roman que le lecteur a dans les mains. Voilà une des nombreuses mises en abyme présentes dans toute votre œuvre. Ainsi, Laurel est amené à expliquer la fonction de Jeanne-Mance dans* ***CQRDM****.*

M. P. : Oui, mise en abyme qui me semblait importante, parce que je voulais que les gens sachent au juste de quoi il était question. Il y a toutes sortes d'aventures dans ce roman. Laurel, c'est mon double. Il cherche à travers tous ces personnages où va le cœur de Jeanne-Mance. Là est l'aventure principale. Le

cœur de Jeanne-Mance, c'est-à-dire l'instinct premier, le désir d'aider les autres, la solidarité fondamentale, le meilleur de soi-même. Où cet instinct de générosité se cache-t-il encore ?

P. B. : C'est effectivement ce que l'on retrouve dans le Montréal contemporain que vous nous faites voir. La générosité y est à l'œuvre. Ce qui me fait dire que Monique Proulx est une auteure engagée.

M. P. : Oui, je pense. Mon engagement est un engagement humain et non politique.

P. B. : En 1987, vous brisiez le tabou de la transsexualité avec ***Le sexe des étoiles****, porté au cinéma par Paule Baillargeon. Où que vous fassiez vivre marginaux, itinérants, laissés-pour-compte, on ressent beaucoup d'empathie et de générosité.*

M. P. : Mais ce n'est pas de l'angélisme, parce que c'est très important de ne pas dire : « Ah ! Tout le monde est beau, tout le monde est gentil ». Il s'agit d'un processus de découverte au cours duquel on s'aperçoit que cette flamme qui brûle en soi, elle brûle chez tout le monde. Nous appartenons tous à la même famille.

P. B. : Parlons de votre écriture, qui, quoique fouillée, donne une impression de naturel et d'aisance tant dans les dialogues que dans la narration. Une grande richesse de vocabulaire, le mot juste, tout le temps…

M. P. : J'ai de bons dictionnaires autour de moi, ce sont quand même des mots que je connais.

P. B. : Mais cela coule. On ne peut pas s'imaginer qu'il y a eu interruption le temps de chercher le mot juste.

M. P. : J'aime faire chanter les mots. Le travail, c'est de faire oublier le travail. Il faut que ça coule. C'est une musique. Quand on se relit, il faut vraiment que ça coule comme une musique, comme une source qui dévale. C'est une question d'euphonie, d'harmonie dans les sons mêmes.

P. B. : Vos images sont parlantes, elles ne sont pas qu'effet de style. Par exemple, dans cette nouvelle du recueil ***Sans cœur et sans reproche*** *où l'on assiste à la naissance de Benoît, « né à la mort humaine ».*

M. P. : Cela fait partie du mystère de l'écriture. On ne prévoit pas ces images-là, elles nous viennent quand on entre dans les eaux profondes qui sont le territoire d'où naissent les œuvres. Ce territoire sans mots, ce territoire de silence en nous, de calme, c'est là que les œuvres naissent. Et lorsqu'on parvient à se connecter à ce territoire-là pendant un certain temps, l'écriture jaillit. C'est pour ça qu'on ne peut jamais dire qu'on a écrit ses œuvres. Non, ce n'est pas sûr que c'est soi, cela vient de quelque chose qu'on harnache à sa façon avec l'habileté qu'on a développée avec l'écriture.

P. B. : Comment arriver à cet état second ?

M. P. : Qui est notre état premier, à vrai dire. Comme il est recouvert par tout le verbiage, le barbotage, les réminiscences, l'esprit qui placote, toutes espèces de bavardages dans lesquels on entre sans arrêt, sans arrêt, on est toujours dans le bruit intérieur. Mais aussitôt que ce bruit-là s'apaise, on atteint ce territoire. Chaque fois que j'écris, je suis là, brouillée quelque temps. Je ne peux pas écrire si je n'ai pas rejoint cette zone de profondeur. Parfois, je n'y arrive pas après une heure, parfois je ne l'atteins pas. J'écris quand même mais cela sort tout croche. En me relisant, je vois que ce n'est pas cela.

P. B. : Dans ***Le cœur est un muscle involontaire****, vous citez Réjean Ducharme en exergue et un personnage, écrivain encensé, vit dans l'anonymat comme Ducharme.*

M. P. : Tout le livre est un clin d'œil à Réjean Ducharme. Même le couple de héros, les deux jeunes, Flo et Zéno, est un peu le couple ducharmien. On ne sait pas s'il s'agit d'un couple frère-sœur ou d'amoureux. Des héros ducharmiens en quête d'absolu.

Ducharme est un auteur qui m'a mise au monde d'une certaine façon. Quand j'avais seize ans, j'ai lu ***L'avalée des avalés***. Jusque-là, j'avais pensé devenir chimiste, j'étais aussi forte en sciences qu'en composition. Le roman de Ducharme m'a confirmé que l'écriture était ma voie. C'est comme s'il m'avait donné la liberté d'écrire. On a l'impression qu'écrire, c'est répéter ce qui a déjà été fait. Mais là, je me disais, tout ce que tu vas faire va être unique, cela va venir de toi, tu n'as pas à t'inquiéter, tu n'as pas à répéter des moules, tu peux inventer ta musique, ton univers, il n'y a pas vraiment de modèle.

P. B. : À part Réjean Ducharme, d'autres auteurs vous inspirent ?

M. P. : Albert Cohen, pour son lyrisme incroyable, pour son amour des mots. Quand j'ai lu ***Belle du seigneur***, entre

autres, ça a été la découverte : le français peut être un instrument luxuriant, luxueux, un instrument extraordinaire. Et j'ai eu envie de jouer de cette langue-là avec brio. Il y a eu plus récemment Nicolas Bouvier, qui m'a accompagnée pendant longtemps. C'est un auteur suisse que l'on connaît peu, que l'on appelle un écrivain-voyageur. Il faut lire ***L'usage du monde***. Ce livre a été sur ma table de travail pendant deux ans. Dès que je m'apprêtais à écrire, je l'ouvrais et j'en lisais quelques pages, pour me rappeler ce que c'était la vie réelle dans la fiction, c'est-à-dire dans les mots, parce qu'il a une façon de raconter, de rendre compte des humains, il a un regard sur la réalité qui est tellement vivant. Cette manière m'a complètement fascinée parce que souvent les écrivains ont perdu cette fraîcheur dans la façon de rendre compte de la réalité.

P. B. : Pendant vos périodes d'écriture, est-ce que la lecture d'autres auteurs vous stimule ou vous gêne ?

M. P. : Ça me gêne quand je suis en train d'écrire. J'ai mon auteur, celui qui me garde dans la musique de la littérature, tellement différente de la langue de tous les jours. On doit sortir des stéréotypes de paroles, de formules qui nous viennent spontanément. Quand on écrit, il faut sortir de cette espèce de babillage. C'est un retour à la source du langage qui vient du silence. La vraie écriture vient du silence.

Monique Proulx a publié :

Sans cœur et sans reproche, prix Adrienne-Choquette et Prix littéraire du *Journal de Montréal*, Québec Amérique, 1983 et 1993 ; ***Le sexe des étoiles***, Québec Amérique, 1987 ; ***Homme invisible à la fenêtre***, Le Signet d'Or, prix Québec-Paris, Prix des libraires du Québec et Prix littéraire Desjardins, Boréal, 1993 ; ***Les aurores montréales***, Boréal, 1997 ; ***Le cœur est un muscle involontaire***, Boréal, 2002 ; ***Champagne***, Boréal, 2008 ; ***Ce qu'il reste de moi***, Boréal, 2015.

* **Pierrette Boivin** a enseigné la linguistique et la littérature pendant plus de 30 ans. Elle collabore à *Nuit blanche* depuis l'an 2000.

Place à littérature Place à littérature Place à littérature